

# 1

Mamie et moi habitons à Londres dans un logement social du quartier de New Cross, au sud de Tower Bridge, avec mes tantes Jenny et Freda et mon oncle Jimmy. Freda était la plus âgée des huit enfants de mamie, et Jenny et Jimmy, les deux plus jeunes. La famille était très unie, l'appartement était toujours plein d'oncles, de tantes et de cousins en visite. Je revois mamie debout au milieu de la petite cuisine, dans son tablier à fleurs, une main sur la hanche et l'autre sur sa tête et disant :

— Il va falloir qu'on fasse une demande pour un appartement plus grand. On ne peut pas mettre un pied devant l'autre ici.

L'oncle Jimmy, qui était en train de rouler une cigarette, a rétorqué :

— C'est vrai, on se croirait à Piccadilly Circus. Avec tous ces morveux qui n'arrêtent pas d'entrer et de sortir. Quelle plaie, cette Donna !

Il a penché sa grosse tête vers moi en ajoutant :

— Pas vrai que t'es une peste ?

J'ai immédiatement fondu en larmes. Mamie s'est aussitôt approchée pour me prendre dans ses bras.

— Allons, allons, il dit ça pour rire, mon petit ange. Il te taquine.

Je savais que maman, la dame aux cheveux noirs, vivait non loin de là avec mes deux sœurs et mon frère. Ils venaient souvent à la maison parce que mamie s'occupait d'eux pendant que maman était au travail, mais ils ne faisaient pas attention à moi parce que j'étais beaucoup plus jeune qu'eux. Quand je suis née, dans la cuisine de mamie, en décembre 1966, Cheryl avait déjà neuf ans, et mon frère Davie, six. Leur père était sorti boire une bière au pub, quelques semaines avant la naissance de Davie, et n'était jamais revenu. Il avait pris le bateau pour l'Irlande et n'avait plus jamais donné de nouvelles ensuite. Après avoir attendu plusieurs années son retour, ma mère avait finalement obtenu le divorce au motif d'abandon du domicile conjugal.

Six ans plus tard, à trente-quatre ans, elle s'est retrouvée à nouveau dans une situation difficile avec ma venue au monde. Je n'ai jamais su qui était mon père (mon acte de naissance porte la mention *père inconnu*), même si j'ai un jour entendu mamie et Jenny dire que j'étais le résultat d'un tête-à-tête de cinq minutes sur le parking d'un pub. L'arrivée d'un quatrième enfant n'a pas dû arranger les choses pour ma mère, à une époque où le divorce était très mal vu.

Maintenant, elle avait un enfant illégitime sur les bras en plus de tout le reste. Peut-être est-ce pour cette raison que j'ai été confiée à mamie. Pour dire les choses simplement, j'étais un accident, une enfant non désirée.

Ma mamie de Durham, en revanche, m'adorait. J'étais « son petit trésor ». Oncle Jimmy me considérait peut-être comme une peste, mais il me traitait surtout avec indifférence, sauf quand il m'arrivait de mettre mes petites mains sur sa précieuse boîte à tabac et d'en vider le contenu dans la cuvette des WC (c'est arrivé une ou deux fois). Là, il se mettait un peu en colère. Mes tantes Jenny et Freda aussi m'adoraient, ainsi que mes nombreux autres

oncles et tantes. Je n'aurais pas pu être mieux entourée. Ces jeunes années furent pour moi les meilleures. Je me sentais alors choyée, aimée et protégée.

Pendant la journée, Jenny, Freda et oncle Jimmy allaient travailler, nous laissant seules, mamie et moi. Certains jours, il nous arrivait de prendre le bus pour aller faire les courses à Peckham. On faisait la tournée des boutiques, épicerie, boucherie, boulangerie, ou bien on allait au parc où je jouais à la balançoire. Cependant, ces sorties devenaient de moins en moins fréquentes parce que mamie n'était pas en bonne santé. Elle était en surpoids et avait du mal à marcher. Elle avait les cuisses couvertes de grosses varices bleues et les mollets et les chevilles rongés par les ulcères. Chaque soir, Jenny nettoyait les croûtes suppurantes avec de l'eau tiède salée, puis lui appliquait de la pommade et lui bandait les jambes.

La plupart du temps, mamie et moi restions à la maison. Pendant que je faisais du tricycle devant chez nous, mamie somnolait dans son fauteuil, ses boucles blanches recouvertes d'un fichu. Je n'arrêtais pas d'actionner la sonnette de mon tricycle, ce qui rendait les voisins fous, et il arrivait toujours un moment où l'un d'eux sortait la tête par la fenêtre et criait :

— La ferme !

Un autre de mes jeux préférés était « Pigeon vole », que je réclamais encore et encore, de même que « Ainsi font, font, font ».

Malgré ses jambes qui la faisaient souffrir, mamie tenait sa maison parfaitement propre. Chaque jour, elle enfilait un tablier par-dessus sa robe pour épousseter et cirer les meubles. Elle faisait les carreaux de la cuisine avec du papier journal imbibé de vinaigre qui laissait une odeur dans la pièce. Elle aimait bien astiquer le seuil de la porte d'entrée laquée de rouge. Mais un jour qu'elle

s'était mise à quatre pattes, elle n'avait pas pu se relever et j'avais dû aller frapper chez les voisins pour qu'ils l'aident à se remettre sur ses pieds. Après cela, elle n'a plus jamais essayé d'astiquer elle-même le palier.

Chaque jour après déjeuner, mamie et moi faisons la sieste, moi avec ma sucette et un doudou, deux objets indispensables pour pouvoir m'endormir. J'aimais sentir le contact de la laine et passer mes doigts entre les mailles. Au bout d'un moment, Jenny et Freda en ont eu assez que je massacre leurs pull-overs, alors, mamie m'a tricoté un plein tiroir de doudous de toutes les couleurs. Elle avait réussi à me dissuader de sucer ma tétine du matin au soir, déclarant que j'aurais des dents de cheval si je continuais, mais j'en avais mis quelques-unes de côté, au cas où oncle Jimmy mettrait à exécution ses menaces de « balancer ces cochonneries à la poubelle ». Le seul problème, c'est que je ne me souvenais jamais où je les avais cachées, si bien qu'avant la sieste il fallait partir à la chasse aux tututes. En général, je fondais en larmes au bout d'une minute ou deux, persuadée que je ne les retrouverais plus jamais.

Mais mamie poursuivait vaillamment les recherches jusqu'à ce qu'elle détecte un petit bout de caoutchouc rose au fond du seau à charbon ou à un autre endroit tout aussi obscur. Les seules fois où elle se fâchait, c'est quand, après avoir cherché pendant dix bonnes minutes, je réalisais que j'en avais une au fond de ma poche.

— Oh ! mon petit chou, je suis trop vieille pour jouer à ces jeux-là, disait-elle en secouant la tête.

Une fois que j'étais installée dans le lit douillet, mamie me racontait une histoire. Étendue à ses côtés, j'inhalais le parfum de sa crème de jour en l'écoutant, émerveillée. Elle me racontait qu'elle avait grandi dans un petit village près de Durham, où les champs étaient pleins de fées et de lutins, de chèvres qui mangeaient les cahiers des écoliers. Je ne me souviens pas comment

se terminaient ces histoires, parce qu'avec ma tutute et mon doudou et la douce voix de mamie pour me bercer, je sombrais presque aussitôt dans le sommeil.

Quand j'ai eu trois ans et demi, j'ai commencé à aller à l'école maternelle le matin. Clopin-clopan, mamie m'accompagnait, et on était obligées de s'arrêter de temps à autre à cause de ses jambes.

Mais elle était toujours de bonne humeur et on chantait des chansons en cours de route. Au début, je n'aimais pas aller à l'école. Je pleurais en m'agrippant à mamie jusqu'à ce qu'elle finisse par me dire :

— Attention à mes jambes, mon petit chou.

Mais très vite, j'y ai pris goût. Il y avait tellement de joujoux et de choses à faire là-bas. Je m'en donnais à cœur joie dans le bac à sable ou la pataugeoire. Je peignais, dessinais, faisais du collage et du découpage, et j'avais des amis. Juste avant de rentrer à la maison, on chantait des chansons comme *Je suis une petite théière* ou bien *Tape des pieds, tape des mains*. La maîtresse, Mme Paterson, se tenait devant nous et faisait les gestes. Après quoi, on rangeait nos affaires et on sortait dans la petite cour pour attendre qu'on vienne nous chercher.

Normalement, mamie était la première à arriver. Je l'apercevais de loin à cause de son boitement et je me mettais à faire des bonds sur place en agitant la main. Quand elle avait enfin réussi à me localiser parmi tous les autres enfants, elle agitait la main à son tour. Dès qu'elle avait atteint la clôture grillagée, je m'élançais vers elle et elle se penchait pour que je puisse l'embrasser sur la joue. Je lui montrais le dessin que j'avais fait ou la boîte à œufs que j'avais décorée avec des paillettes. Mes réalisations artistiques avaient beau être laides et maladroitement, mamie se répandait toujours en compliments, puis elle plongeait une main dans sa poche et en ressortait un de mes bonbons préférés en forme de cœur.

Et puis, un jour, mamie n'est pas venue. J'avais beau scruter la rue, je ne la voyais pas arriver. Petit à petit, la cour s'est vidée, tous les autres enfants sont partis, jusqu'au moment où il ne resta plus que moi et Mme Paterson. Elle a dit :

— Ta mamie est un peu en retard aujourd'hui. Ce n'est pas grave, tu vas retourner dans la classe et regarder un livre en attendant qu'elle arrive.

Je me suis assise jambes croisées sur le tapis bleu, dans le coin de lecture. Le soleil qui entrait à flots par la fenêtre me chauffait la tête. J'ai voulu me reculer un peu dans l'ombre, mais je me suis retrouvée coincée contre un gros radiateur en fonte qui me brûlait le dos à travers mon manteau. J'avais chaud et j'avais faim. Où était mamie ? Pourquoi n'était-elle pas là ?

Je me suis débarrassée de mon ciré jaune et j'ai pris un livre sur l'étagère. Mme Paterson est allée s'asseoir à l'autre bout de la classe avec un livre dans une main et un sandwich dans l'autre. Elle semblait tellement absorbée par sa lecture que je me suis demandé si elle ne m'avait pas oubliée. Au bout d'un moment, la porte s'est ouverte. Mon cœur a bondi dans ma poitrine, puis s'est serré quand j'ai vu que c'était une autre maîtresse venue apporter une tasse de thé à Mme Paterson. Quelqu'un que je ne connaissais pas s'est tourné vers moi et m'a dit :

— Ne t'inquiète pas, ma poulette.

J'entendais les grands qui jouaient dans l'autre cour de récréation. Les filles sautaient à la corde en chantant des comptines où il était question de pommes et de poires. Mes yeux se sont brouillés, et peu après le livre d'images sur mes genoux fut tout éclaboussé de larmes. J'ai reniflé et je me suis essuyé le nez avec la manche de mon tricot. Mme Paterson s'est tournée vers moi.

— Ne t'inquiète pas, Lisa. On s'occupe de tout.

Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire par là.

La cloche a sonné la fin de la récréation. Il y avait une heure que j'attendais, mais j'avais l'impression que ça faisait des jours. J'avais envie d'aller aux cabinets, mais je n'osais pas m'absenter au cas où mamie arriverait juste à ce moment-là. C'était dans des situations comme celle-là que j'avais besoin de ma tétine et de mon doudou. Juste au moment où j'allais à nouveau fondre en larmes, oncle Jimmy est entré en trombe dans la salle de classe. Il y avait une dame de l'école avec lui. Il était rouge et hors d'haleine comme s'il avait couru. Il a parlé avec Mme Paterson pendant quelques minutes ; tous les deux avaient l'air soucieux. Je n'ai pas entendu tout ce qu'ils disaient, mais à un moment Mme Paterson a haussé les sourcils en disant : « L'hôpital ? » et oncle Jimmy a hoché la tête et haussé les épaules. J'étais toujours assise sur le tapis, dans le coin de lecture, quand j'ai vu Mme Paterson qui me montrait du doigt. Oncle Jimmy m'a regardée et dit :

— Mets ton manteau, Lisa.

J'ai fait ce qu'il m'a dit. J'étais de plus en plus perdue. Oncle Jimmy n'était jamais venu me chercher à l'école auparavant. Comme mamie me l'avait montré, j'ai attrapé les poignets de mon tricot dans mes paumes pour empêcher mes manches de tirebouchonner et j'ai enfilé mes bras dans mon imperméable. Dehors, oncle Jimmy a pris ma main dans sa grosse main toute rugueuse, à force de travailler sur les chantiers, et m'a ramenée à la maison. Quand j'ai demandé : « Où est mamie ? », il n'a rien dit. Il a continué de marcher et à chaque pas ses gros souliers à bouts ferrés claquaient sur le trottoir.

Plus tard, j'ai découvert que mamie avait été emmenée aux urgences après avoir fait une chute. Jenny et Freda m'ont emmenée la voir à l'hôpital après m'avoir donné à manger. Elle était allongée sur un lit. J'ai vu qu'on lui avait mis de nouveaux bandages sur les jambes, parce qu'ils étaient bien blancs et non pas jaunes comme ceux

qu'elle portait quand elle était à la maison. J'ai remarqué qu'elle avait un tube dans le bras, raccordé à une poche transparente suspendue à un crochet à côté du lit.

Elle ne pouvait pas se pencher pour me faire un câlin, mais Freda m'a soulevée et m'a assise au bord du lit, et aussitôt j'ai commencé à faire courir mes doigts entre les plis de la couverture en laine. Mamie m'a caressé les cheveux en disant qu'elle était désolée de n'avoir pas pu venir me chercher à l'école, mais qu'elle était presque remise et que bientôt tout rentrerait dans l'ordre.

— Non, maman, a dit Freda. Tu ne peux pas continuer à t'occuper de la petite du matin au soir. C'est trop de travail pour toi. Le docteur a dit qu'il te fallait du repos.

— Je vais parler à Donna, a dit Jenny. Il serait temps qu'elle prenne ses responsabilités. Après tout, c'est *elle* sa mère.

Mamie a passé la nuit à l'hôpital, et Jenny, Freda et Jimmy se sont un peu disputés pour savoir qui allait avoir le temps de m'emmener à l'école le lendemain matin. Pour finir, oncle Jimmy a dit qu'il s'en chargerait.

— Mais j'ai pas intérêt à louper mon bus, a-t-il précisé en recrachant une grosse bouffée de cigarette.

Il faisait encore nuit quand on s'est mis en route le lendemain. Oncle Jimmy n'arrêtait pas de regarder sa montre en me disant de me dépêcher et en marmonnant des gros mots dans sa barbe. Quand on est arrivés à l'école, la grille était fermée. Il s'est écrié :

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce que je suis censé faire, moi, maintenant ? C'est sûr que je vais rater mon fichu bus !

Il s'est mis à secouer la grille en criant :

— Ohé ! Ohé !

Puis il a dit :

— Il y a du monde à l'intérieur. Je les vois en train de boire leur thé.

J'ai tout juste aperçu Mme Paterson et une autre maîtresse dans la salle de classe. Les fenêtres étaient brillamment éclairées et je distinguais des silhouettes à travers les vitres couvertes de crachin. Elles n'avaient pas vu oncle Jimmy qui continuait de beugler tant et plus en agitant les bras pour essayer d'attirer leur attention. Subitement, il s'est arrêté et il a souri comme s'il venait d'avoir une idée. Il a plongé une main dans une poche, puis dans l'autre, son sourire momentanément figé, jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait : une petite épingle en métal. Il l'a glissée à l'intérieur du cadenas qui fermait la grille et l'a fait tourner dans tous les sens. Au bout d'un moment, le cadenas s'est ouvert, et oncle Jimmy est parti d'un gros éclat de rire triomphant.

J'ai ri aussi, heureuse de le voir aussi joyeux.

— C'est un tour de magie ? j'ai demandé.

— En quelque sorte, a-t-il dit en me poussant à travers la grille ouverte.

Quand j'ai eu traversé la moitié de la cour, il m'a crié :

— Et dis de ma part à ces deux sourdes qu'elles feraient bien de se laver les écoutilles.

Puis, il a agité la main et a filé attraper son bus. Quand je suis entrée dans la classe, Mme Paterson a sursauté et lâché la boîte de crayons qu'elle tenait à la main.

— Lisa ! Comment as-tu fait pour entrer alors que la grille était verrouillée ?

J'ai rougi jusqu'aux yeux.

— C'est mon oncle qui m'a ouvert, ai-je répondu en accrochant mon manteau à la patère.

Bien qu'âgée de trois ans et demi seulement, j'ai compris qu'il valait mieux ne pas mentionner les écoutilles.